



LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé ;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux ;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés ;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie ! ô soif du meurtre ! acharnement
Horrible ! odeur des morts qui suffoque et navre !
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, l'écartant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts. Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers la gloire !

LECONTE DE LISLE.

UN VILLAGE ACADIEN EN 1874



ETAIT par une belle soirée du mois de juin. Les derniers rayons du soleil se dessinaient encore à l'horizon, et la brise légère de la mer répandait sur la campagne une délicieuse fraîcheur.

Fatigués par une marche de plusieurs lieues que nous venions d'exécuter, mon compagnon de voyage et moi, à travers un pays dont les habitants, leur langue et leurs mœurs nous étaient étrangers, nous avions néanmoins ce jour-là hâté quelque peu nos pas, afin de nous rendre avant la nuit à un village acadien qu'on nous dit être situé à quelques milles seulement de la petite ville de *Shelburne*, bâtie au fond d'une baie, et chef lieu du comté de ce nom.

Il y avait bientôt quinze jours que nous avions pris congé des Acadiens de *Chezetcook*, et depuis notre départ de cet endroit, personne ne nous avait parlé la langue de notre cher pays. Naturellement nous éprouvions le désir de nous retrouver encore une fois au milieu de ces bons Acadiens, de pouvoir parler et entendre parler notre langue, de jouir enfin de quelques jours de repos sous le toit de ces familles hospitalières qui, à *Chezetcook*, comme à *Pabnico*, dans la Baie-de-Sainte-Marie, de même qu'en *Arichat*, sur l'île-du-Prince-Edouard, au Nouveau-Brunswick, dans la Baie des Chaleurs, comme au cap Breton — partout — nous ont accueillis avec cette urbanité franche et généreuse qui fait de l'hospitalité une vertu proverbiale chez le peuple acadien.

Depuis deux jours nous voyageons à travers une

contrée dénuée de végétation, et sauf les rares habitations que nous trouvâmes disséminées çà et là sur notre route, et bien souvent à une distance considérable l'une de l'autre, toute cette partie de pays que nous venions de traverser ne nous offrit qu'une vaste et continuelle solitude, sans aucun signe de vie pour varier l'uniformité de cette scène monotone.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi lorsque nous laissâmes *Shelburne*, sur la limite du comté.

Nous longeâmes pendant quelque temps le littoral de la mer ; puis nous dûmes ensuite, pour raccourcir la distance, nous enfoncer dans la forêt ; traverser, par un chemin raboteux, une pointe de terre boisée ; puis après avoir cheminé de la sorte pendant quelques heures, nous arrivâmes enfin à *Pabnico* sur le déclin du jour, mais, néanmoins, assez à bonne heure pour y jouir d'un des plus beaux spectacles qu'il nous eût été donné de contempler depuis que nous foulions sous nos pieds cette terre de l'étranger à laquelle se rattache une page si mémorable de l'histoire de l'Ancienne Acadie.

Avant de descendre l'escarpement de la montagne pour nous rendre au village, nous nous arrêtâmes au détour du chemin, dans le but de secouer la poussière de nos vêtements et de refaire quelque peu notre toilette, selon que le lieu et les circonstances l'admettaient. Nous pûmes alors contempler à loisir le magnifique panorama qui se déployait à nos regards.

L'astre du jour venait de disparaître à l'horizon, mais ses rayons dorés se dessinaient encore sur la pleine mer dont les eaux, légèrement ondulées, tantôt se balançaient en folâtrant, tantôt faisaient mine de vouloir follement s'irriter contre la brise qui soufflait sur elles. Du point où nous étions, la vue embrassait toute l'étendue de cette belle baie que nous avions devant nous, avec les collines verdoyantes au pied desquelles est assis le village de *Pabnico*, avec ses maisons blanches échelonnées sur les deux rives, ses jardins qui nous envoyaient de loin le parfum de mille fleurs, et plus loin le clocher de l'église, au bord de l'eau, surmonté de sa croix, et dont l'ombre se projetait sur les eaux limpides de la baie. C'était sans doute l'heure de la prière, car dans cette délicieuse retraite, tout semblait déjà plongé dans le silence de la nuit, et seuls, les rires bruyants de quelques jeunes filles qui, rentrant au village, passèrent près de nous sans nous observer, et, dans le lointain, le chant cadencé des bateliers qui revenaient de la pêche, vinrent nous retirer de notre contemplation. Ce beau ciel au-dessus de nous, cette belle baie devant nous, ce calme profond dans la nature, ce dernier chant de l'oiseau qui se taisait et dont l'écho avait à peine pu redire la dernière note, ce bruit confus de voix qui s'appelaient entre elles : Marie ! Pierrot ! puis se taisaient — tout remplissait notre âme de douces et pieuses pensées, et, livrés à nos propres émotions, nous nous étions oubliés.

Suspendue au milieu du ciel, la lune revêtait déjà d'une blancheur éclatante les toits des chaumières voisines, lorsque nous songâmes à descendre au village. Il était minuit.

Le village de *Pabnico*, lequel (si nous nous rappelons bien) comptait, au temps de notre visite, quelque peu moins de deux cents familles, est situé sur les bords d'une petite baie de la forme d'un triangle irrégulier dont les deux côtés inégaux représenteraient les deux rives opposées, et la base, la pleine mer. Cette baie, havre ou bassin est désignée sur les cartes sous le nom de *Pabnico Basin*. La population y est entièrement d'origine acadienne-française, et jusqu'à ce jour aucune famille de nationalité étrangère n'a tenté de s'y établir. Les premières familles françaises venues à *Pabnico*, au retour des Acadiens (et parmi lesquelles étaient les d'Entremont, les Surrette, les Pothier dont parle M. Rameau) se sont emparé du sol, et leurs descendants s'y maintiennent encore aujourd'hui.

La terre, composée en partie de sol calcaire, y est très productive et favorable à toute espèce de moissons. Le blé, l'orge, l'avoine y viennent à maturité aussi à bonne heure que dans la province de Québec. Mais l'agriculture y est défectueuse,

et l'art de cultiver la terre (ce point important chez un peuple) y est tombé en désuétude. C'est que les Acadiens de *Pabnico*, de même que leurs frères d'*Arichat*, familiarisés de bonne heure avec les périls de la mer et accoutumés dès l'enfance à manier une embarcation de pêche, préférèrent naviguer et exploiter les pêcheries inépuisables de ces parages que de cultiver la terre.

Néanmoins, malgré ce déficit, la généralité des gens (tous, nous devrions plutôt dire), y vivent dans l'aisance et avec beaucoup plus de confort que bien de nos familles agricoles en Canada, la pêche suppléant à tous leurs besoins par la vente qu'ils font de ses produits. Durant la saison d'été, la majeure partie des hommes sont engagés à la pêche, pendant qu'un assez grand nombre s'emploient comme marins sur les vaisseaux qu'ils construisent eux-mêmes, et que l'on navigue sur les grandes eaux. Ces vaisseaux font parfois de longs voyages, le plus souvent aux Indes Occidentales, quelques fois même des voyages d'outre-mer, et reviennent au printemps. Ceux qui se livrent à la pêche ou, à proprement parler, les pêcheurs de ligne, partent d'ordinaire le printemps pour les *Grands Bancs* à morue et reviennent l'automne. Le jardinage et tout ce qui se rattache au soin de faire fructifier la terre tombe à la part des femmes et des enfants durant l'absence des hommes.

C'est aux Etats Unis (généralement à Boston), où les Acadiens de la Nouvelle Ecosse exportaient autrefois le produit de leur pêche, d'où l'on en rapportait les articles nécessaires à la vie.

A *Pabnico*, et autres localités françaises que nous avons visitées en 1874, l'éducation n'avait fait encore que peu de progrès alors, et l'instruction primaire y semblait être plutôt une œuvre de routine qu'un système suivi ou régulier. *Pabnico* possédait bien deux maisons d'école à la date dont nous parlons ; mais elles étaient toutes deux fermées lors de notre visite. Cela est dû à la difficulté que l'on éprouvait alors à se procurer des instituteurs possédant les deux langues, dont la connaissance est indispensable dans ces parages. En revanche, nous devons dire que dans toutes les maisons où nous sommes entrés nous avons invariablement trouvé quelqu'un sachant lire et écrire, et plusieurs même possédant sur la science de la navigation des connaissances plus qu'ordinaires, acquises en partie d'eux-mêmes. Les Acadiens d'*Arichat* et de *Pabnico* sont reconnus pour d'experts marins.

Toute la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse que baignent les eaux de l'Atlantique est remarquable par la salubrité de son climat. L'air vivifiant de la mer que l'on y respire fait que les cas de phthisie pulmonaire sont presque inconnus à *Pabnico*. On y meurt de vieillesse.

Le havre de *Pabnico* offre un abri sûr et commode pour les vaisseaux venant de la mer. Les eaux y sont assez profondes, surtout à son embouchure, pour permettre à tout navire, quelque soit son tonnage, d'y entrer et d'y ancrer en toute sûreté.

Nous avons trouvé à *Pabnico* des gens isolés du grand monde ; contents du sort que la Providence leur a fait, et vivant dans une honnête aisance du fruit de leur travail et de leur industrie. Personne n'y est riche, mais l'extrême pauvreté y est inconnue, chacun se faisant un scrupuleux devoir de faire part de son abondance à son voisin moins fortuné. Ni l'orgueil ni l'envie n'ont pu encore envahir ces chaumières bénies du bon Dieu. La jeunesse y grandit loin du tumulte et de la corruption des grandes villes, et la vieillesse, courbée sous le poids des années, y coule en paix ses derniers jours. La paix et l'union règnent dans ces heureuses familles, et rarement le cri de la discorde s'y fait entendre, les plus anciens exerçant au milieu de cette petite communauté une espèce de gouvernement patriarcal. L'étranger, quelque soient ses croyances ou son origine, est toujours sûr de trouver parmi eux l'hospitalité la plus généreuse ; car pour eux, la patrie c'est leurs foyers, et leurs frères, l'humanité toute entière.

Arrivés à *Pabnico* le samedi, nous avons décidé que nous y passerions la journée du dimanche, et que le lundi matin, nous nous mettrions en route pour le *Ruisseau-de-l'Anguille*, autre village